

L'EFFET SÉMANTIQUE DE LA POSITION DU « OÙ » DANS LES INTERROGATIVES PARTIELLES EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Jérémie LUPIEN

Université du Québec à Montréal

Résumé

Ce projet cherche à vérifier les affirmations de Rowlett (2007) concernant les implications sémantiques données par la position des pronoms interrogatifs (aussi appelés mots QU), entre IN-SITU ou EX-SITU, dans les phrases interrogatives. Dans *The Syntax of French*, Rowlett présente des différences sémantiques entre les questions *Où tu vas?* et *Tu vas où?* de telle sorte qu'il serait possible de répondre *Nulle part* à la première, mais pas la deuxième formulation. Selon les résultats de Marcotte (2021), cette relation ne semble pas faire l'unanimité en français québécois (FQ). Ainsi, je propose une approche descriptive inspirée des travaux de Adli (2006) pour mesurer les jugements de locuteur·ices du FQ par rapport à différentes interrogatives partielles formées avec le mot QU *où*, qui varient selon la position du mot QU et selon le contexte d'énonciation. Les résultats me permettront d'évaluer si la description du français de Rowlett s'applique au FQ. L'analyse des données obtenues indique que le contexte précédant une question n'entraîne pas de préférence marquée sur la position du mot QU comme l'anticiperait la description du français faite par Rowlett. Or, elle montre tout de même une préférence de forme pour les questions avec le mot QU placé à la fin comme dans *Tu vas où?* et une préférence de sens pour les contextes qui permettent un plus grand nombre de présuppositions, sans pour autant indiquer de relation directe entre les deux.

Mots-clés : Interface syntaxe-sémantique, interrogative partielle, position du mot QU, présupposition, français québécois

1. INTRODUCTION

Dans *The Syntax of French*, Rowlett (2007) propose une distinction de sens entre des phrases interrogatives qui serait causée par la position du pronom interrogatif, ou mot QU. Ainsi, dans la mise en contexte (section 2), l'argument de Rowlett est présenté de manière à ensuite pouvoir le mettre en relation avec les observations de Marcotte (2021). Les résultats de Marcotte, obtenus auprès de locuteur·ices du français québécois (FQ), ne permettent pas de confirmer la théorie de Rowlett. Cependant, comme Marcotte ne développe pas la différence entre ses données et celles de Rowlett, je termine la section 2 en posant mes questions de recherches et hypothèses tout en conservant la théorie de Rowlett comme référence. La méthodologie (section 3) présente plus en détail l'argumentaire de Rowlett concernant la différence de sens qui découle de la variable de la position des mots QU dans les interrogatives. Enfin, par ce projet, je cherche à m'assurer de la véracité de cet argumentaire, directement à partir de ses explications, en m'inspirant aussi de la recherche de Adli (2006) qui donne un rôle particulièrement important au contexte d'énonciation (ce dont Rowlett ne discute pas). C'est donc aussi la section 3 qui explique en détails pourquoi il est possible de répondre *Nulle part* à la question *Où tu vas?* mais pas la question *Tu vas où?* Je suis donc en mesure, toujours dans la section 3, d'établir toutes les variables qui sont prises en

considérations dans l'élaboration du questionnaire auquel les personnes participantes ont répondu. Dans les résultats (section 4), je discute de mes propres observations, puis je les compare à ceux obtenus par Marcotte, mais surtout à ceux de Rowlett, sur lesquels reposent mes hypothèses. Mes résultats présentent à quel point les personnes participantes ont trouvés les phrases interrogatives du questionnaire naturelles, et ce, selon la position du mot QU dans la question et selon le contexte d'énonciation qui précède cette même question. Finalement, la discussion (section 5) permet de rendre compte des avantages et des défis du projet de recherche, son impact sur la littérature existante et présenter des pistes pour la suite de la recherche.

2. MISE EN CONTEXTE

2.1. Théorie de Rowlett

De la description complète que Rowlett (2007) fait du français, ce sont les variations syntaxiques des phrases interrogatives partielles que je retiens. Si elles peuvent varier notamment par la présence de mots interrogatifs comme *c'est que* ou *est-ce que* (1, 2, 3) ou encore par la position du sujet dans la phrase (1, 4, 5), c'est particulièrement la différence de la position du mot interrogatif au début ou à la fin de la phrase qui est pris en considération ici (Abeillé et Godard, 2021; Elsig, 2009). Effectivement, les mots QU (ex : où, quand, à quoi) peuvent être déplacés en début de phrase (1) ou bien se trouver dans leur position canonique en fin de phrase (6).

- (1) Où tu vas?
- (2) Où c'est que tu vas?
- (3) Où est-ce que tu vas?
- (4) Où va la voiture?
- (5) Où vas-tu?
- (6) Tu vas où?

La variation de la forme, à travers les exemples (1) à (6), ne semble pas avoir d'impact sur le sens de la question¹, or il est possible de croire que certaines formes soient favorisées dans certains contextes. C'est effectivement ce que Rowlett avance concernant la position du mot QU dans les interrogatives mises en évidence en (1) et en (6). Selon lui, une interrogative dite EX-SITU (dont le mot QU est au début de la phrase) comme en (1) peut être répondue par *Nulle part* alors qu'une interrogative dite IN-SITU (dont le mot QU est en fin de phrase) comme en (6) ne pourrait pas être répondue par *Nulle part*. Cette distinction serait l'effet du contenu présuppositionnel qui est présent dans la forme IN-SITU. Conserver le mot QU en position canonique aurait l'effet de présupposer qu'il existe une réponse définie à l'interrogative partielle. Dans le cas de *Tu vas où?* cela correspondrait à présupposer qu'il existe un endroit tel que le sujet de la question (*tu*) est en train de s'y rendre, et présuppose donc un déplacement. Au contraire, la forme EX-SITU n'implique pas

¹ La structure de l'exemple (4) demande l'utilisation d'un sujet nominal plutôt qu'un pronom, mais il serait possible d'utiliser le pronom « elle » dans les autres exemples pour constater l'équivalence de sens.

cette même présupposition et permet ainsi de nier un tel déplacement. En d'autres termes, poser la question (1) serait équivalent, sémantiquement, à poser la question *Est-ce que tu vas quelque part, et où est cet endroit?*, alors que le fait de poser la question (6) serait équivalent à poser la question *Tu vas quelque part; où est cet endroit?*

2.2. Problématique

Cependant, cette description semble difficile à supporter empiriquement selon Marcotte (2021). L'auteure présente un test semblable à celui de Rowlett à des locuteur·ices du FQ en demandant de juger de la grammaticalité de la réponse *De rien* à la question *T'as parlé de quoi?* Or, ce test² obtient des résultats mitigés. Au-delà de ce manque de soutien empirique, je note une autre problématique avec l'ouvrage de Rowlett; il présente la relation forme-sens comme évidente par l'utilisation d'exemples, ce qui limite l'interprétation qu'on peut en tirer lorsque l'exemple seul ne suffit pas à nous convaincre. Cela dit, même si les exemples utilisés étaient convaincants en eux-mêmes, les recherches d'Adli (2006) montrent qu'il ne suffit pas de présenter des phrases hors de leur contexte pour prouver leur grammaticalité puisque le contexte d'énonciation peut avoir un effet significatif sur cette dernière. Ultimement, Marcotte écarte le test et n'en discute pas davantage comme cela n'affecte pas ses conclusions principales. Or, cela indique que, au moins en FQ, il vaut la peine de vérifier le test de Rowlett plus sérieusement, alors que les travaux d'Adli m'encouragent à prendre une approche qui prend soin de tester la théorie de Rowlett en incluant un contexte d'énonciation.

2.3. Question de recherche

Au cœur des observations précédentes, je note que la question est imbriquée dans l'interface syntaxe-sémantique et qu'elle établit ainsi un lien entre forme et sens. En appliquant cette idée au contexte précis de la théorie de Rowlett et de sa faiblesse dans les travaux de Marcotte, je retiens la question de recherche suivante :

- (A) Quelle est la relation entre la position du mot QU et le contenu présuppositionnel dans les interrogatives partielles formées avec le mot *où* en français québécois?

En ce qui concerne l'hypothèse à cette question, je choisis tout de même d'adopter la même position que Rowlett dans la mesure où sa théorie tient toujours office de référence. Je prends note importante des résultats de Marcotte puisqu'ils remettent en question ceux de Rowlett. Cependant, comme elle n'aborde pas davantage la relation en (A), elle ne propose pas non plus d'alternative claire qui permettrait de formuler une hypothèse satisfaisante. Ainsi, pour conserver l'esprit de la question et le contexte de la recherche, les résultats de Marcotte justifient la question (A)³, mais ceux de Rowlett me donnent mon hypothèse (B).

² Le test utilisé par Marcotte est celui de Cheng et Rooryck (2000) et montre aussi la différence sémantique entre les interrogatives avec un mot QU en position IN-SITU et un mot QU en position EX-SITU. Cependant, le test de Cheng et Rooryck se distingue de celui de Rowlett dans la mesure où le mot QU est encadré par « c'est que » lorsqu'il est en position EX-SITU (ex : *C'est de quoi que t'as parlé?*), bien qu'il présente autrement les mêmes conclusions que Rowlett.

³ Conséquemment, je prends bien soin de placer le mot QU de ma question de recherche au début de la phrase, de manière à ne pas présupposer que cette relation existe et ainsi me permettre de la nier.

- (B) La position IN-SITU du mot QU présuppose qu'il existe une réponse positive à la question alors que la position EX-SITU du mot QU permet une réponse négative.

Finalement, le projet vise principalement à reconduire les tests de Rowlett. Je me distingue de Marcotte dans la mesure où je me concentre sur un seul test. Ceci me permet, pour ce test précis, une approche plus rigoureuse en augmentant la quantité d'énoncés et le nombre de personnes participantes⁴. Aussi, l'inspiration des stratégies d'Adli me permet une approche plus complexe qui observe les énoncés en contexte plutôt que les énoncés seuls. Cependant, ce projet ne peut pas non plus, même avec des résultats différents de mon hypothèse, proposer une alternative à la théorie de Rowlett. Je réserve tout de même un espace privilégié à ce point dans la discussion, en fonction des tendances observées.

3. MÉTHODOLOGIE

3.1. Théorie

Considérant la question de recherche établie en (A), mes deux variables principales pour la suite sont celles de la forme (C) et du sens (D), chacune avec deux valeurs possibles. Il s'agit là des deux variables contrôlées dans l'expérimentation. Une troisième variable (E) constitue la variable dépendante du projet, c'est-à-dire l'information que je cherche à obtenir par les personnes participantes. En effet, comme les preuves de Rowlett (2007) sont des tests de grammaticalité, l'acceptabilité des phrases interrogatives sera évaluée par les personnes participantes. Des valeurs d'acceptabilité plus élevées seraient équivalentes à dire qu'une phrase est plus acceptable.

(C)	La position du mot QU	[EX-SITU ou IN-SITU]
(D)	Contexte d'énonciation	[-PRÉSUP ou + PRÉSUP]
(E)	Acceptabilité	échelle de Likert

Pour rappel, la position du mot QU peut être soit EX-SITU s'il est déplacé au début de la phrase comme en (1) ou bien IN-SITU s'il est dans la position canonique comme en (6). Concernant la relation avec le contenu présuppositionnel de la question (A), je veux la vérifier en utilisant le contexte d'énonciation, tel Adli (2006). Ainsi, ma variable est le contexte d'énonciation, mais il varie selon s'il permet aux personnes posant les questions de faire des présuppositions ou non. Par exemple, le contexte [-PRÉSUP] en (7) ne permet pas de présupposer une réponse positive, et devrait ainsi permettre une réponse négative à l'interrogation en (9). À l'inverse, le contexte [+PRÉSUP] en (8) permet de présupposer une réponse positive et ne demandent donc pas à la personne *P* de formuler sa question de manière à admettre une réponse négative comme *Nulle part*.

- (7) La personne *P* ignore si vous allez magasiner plus tard.
- (8) La personne *P* sait que vous allez magasiner plus tard.

⁴ Dans son article, Marcotte teste seulement auprès de 4 locuteurs·ices la phrase *T'as parlé de quoi?* et la possibilité d'y répondre *De rien*.

(9) La personne *P* vous demande où vous allez magasiner plus tard.

En résumé, les combinaisons de variables possibles sont les suivantes : [EX-SITU, -PRÉSUP], [EX-SITU, +PRÉSUP], [IN-SITU, -PRÉSUP] et [IN-SITU, +PRÉSUP]. Pour chacune de ces situations, je propose trois paires de contexte et question, pour une somme de douze. J'anticipe les résultats attendus en fonction de l'hypothèse (B) de manière à obtenir le tableau 1.

	[EX-SITU]	[IN-SITU]
[-PRÉSUP]	Favorisée	Défavorisée
[+PRÉSUP]	Défavorisée	Favorisée

Tableau 1. Relation forme-sens anticipée selon Rowlett (2007).

Je tiens à préciser tous les autres facteurs qui sont contrôlés dans le choix de mes contextes ou de mes questions; il s'agit donc de variables pour lesquelles les valeurs sont fixes au cours de l'expérimentation. Comme je veux seulement observer l'impact de la position du mot QU, je choisis de n'inclure aucune question avec le marqueur *est-ce que*, ou ses variantes (Elsig, 2009). Je m'assure que le sujet précède toujours le verbe dans les questions. Les questions ne contiennent qu'un seul mot QU et il s'agit uniquement du mot *où* (mais je me permets de l'utiliser seul ou dans des expressions composées comme *jusqu'où*). Je m'assure aussi que les mots QU ne représentent jamais des lieux dont la position peut varier dans la construction déclarative de la phrase ; par exemple (*Au cinéma*) *je mange du popcorn (au cinéma)* est à éviter alors que (**Au vétérinaire*) *mon chat a été opéré (au vétérinaire)* est acceptable, puisque qu'une seule position est grammaticale. Il ne doit pas non plus s'agir de questions de reprise (ex : *J'ai été au restaurant / Tu as été où⁵?*). Finalement, les questions sont toutes des phrases simples, et non des phrases enchâssées.

En plus des quatre combinaisons décrites plus tôt, j'ajoute une autre variable pour pouvoir couvrir pleinement les résultats de Marcotte (2021) — à partir de Cheng et Rooryck (2000) — et ceux de Rowlett. Ainsi, j'ajoute la variable (F) s'opposant à la variante IN-SITU de (C) et je la combine à la variable (D) de manière à obtenir deux autres situations : [ENCAD, -PRÉSUP] et [ENCAD, +PRÉSUP]. Ces situations devraient, à titre comparatif, se comporter comme les situations [EX-SITU] associées, bien que je me fie tout de même principalement aux résultats qui varient selon (C). Dans le questionnaire, il y a deux questions supplémentaires pour ces deux situations, en plus des douze questions déjà mentionnées.

(F) Encadrement par *C'est que* [ENCAD]⁶

⁵ Ces questions se démarquent notamment par leur tonalité. Alors, comme le questionnaire est en ligne et qu'il n'y a pas d'enregistrement audio, une note écrite accompagne les questions et indique que cette interprétation est à éviter.

⁶ Il n'y qu'une seule variante notée parce que l'encadrement s'oppose à la variante IN-SITU notée en (C).

Je peux ainsi mettre à jour le tableau 1 afin d'inclure les prédictions de Cheng et Rooryck et obtenir le tableau 2.

	[EX-SITU]	[IN-SITU]	[ENCAD]
[-PRÉSUP]	Favorisée	Défavorisée	Favorisée
[+PRÉSUP]	Défavorisée	Favorisée	Défavorisée

Tableau 2. Relation forme-sens anticipée selon les tests de Rowlett (2007) et de Cheng et Rooryck (2000).

3.2. Profil sociodémographique

L'étude se base sur un corpus de données expérimentales recueillies auprès de locuteur·ices du FQ, puisque je me situe dans une suite des résultats de Marcotte. Aussi, afin de consulter seulement des locuteur·ices dont l'utilisation de la langue est plutôt figée, je restreins la population cible à des personnes adultes (Moreau, 1993). Je note la tranche d'âge⁷ des personnes participantes afin de pouvoir évaluer s'il peut s'agir d'un changement en cours. Si c'est le cas, cela pourrait potentiellement expliquer, au moins en partie, la différence des jugements entre Rowlett et Marcotte. Ainsi, les informations sociodémographiques suivantes sont retenues pour la collecte de données :

- (G) Langue maternelle FQ (imposé)
- (H) Tranche d'âge [18-25, 26-33, 34-41, 42-49, 50-57, ou 58+]

3.3. Questionnaire

Les variables sociodémographiques (G, H) et les variables théoriques (C, D, F) établies permettent ainsi de répondre à la question de recherche (A). Concernant plus spécifiquement les personnes participantes, elles doivent avoir le FQ comme langue maternelle et être adultes. Par l'entremise des réseaux sociaux, elles sont invitées à répondre à un questionnaire anonyme en ligne (Annexe 1) de seize questions sur la plateforme *Lime Survey*. Chaque question comporte un court contexte et une phrase interrogative, comme le montre l'exemple suivant (IN-SITU, -PRÉSUP) :

CONTEXTE : L'interlocutaire ne sait pas si votre amie s'est trouvé un nouvel appartement.

QUESTION : Ton amie a déménagé où?

La tâche consiste alors à évaluer la non-naturalité de l'interrogative en fonction du contexte donné (c'est-à-dire à quel point la phrase est improbable). La non-naturalité est demandée de manière à porter une attention particulière aux possibles problèmes de la phrase, mais il s'agit d'une valeur

⁷ Les tranches d'âge sont chacune de sept ans, dans l'idée d'avoir une certaine précision tout en essayant de regrouper des gens de générations semblables.

qui permet d'évaluer directement son acceptabilité (E). L'évaluation est faite sur une échelle de Likert de 1 à 7⁸ où 1 correspond à une phrase peu surprenante, 4 correspond à une phrase plutôt naturelle, mais quelque peu surprenante, et 7 correspond à une phrase très surprenante⁹. Pour les résultats avec des valeurs de 5 à 7, les personnes doivent justifier leur réponse ou proposer une reformulation afin de mieux comprendre les données obtenues et d'identifier des questions avec des problèmes qui ne seraient pas reliés à ma question de recherche (bien qu'aucun résultat n'ait été exclu sur la base de ces commentaires). De plus, les questions sont présentées dans un ordre aléatoire afin d'atténuer l'effet de fatigue. Finalement, les données sont comptabilisées dans un document Excel pour être analysées.

Pour résumer, l'analyse de la théorie de Rowlett permet d'établir les variables à prendre en considération dans la conceptualisation du questionnaire à partir duquel mon corpus est construit. Mon corpus est ainsi composé du jugement des personnes participantes par rapport aux relations forme-sens de phrases interrogatives. Le tableau 2 donne un aperçu des résultats attendus. Dans la section suivante, je compare donc directement le corpus obtenu au tableau 2 afin de répondre à ma question de recherche.

4. RÉSULTATS

En tout, quinze sondages complets ont été comptabilisés. Le tableau 3 montre la distribution de l'âge des participant·es. Cette distribution montre que l'échantillon n'est pas surreprésentatif d'une tranche en particulier. Cependant, puisque le nombre de personnes par tranche est bas, je ne fais pas d'analyse selon l'âge dans cet article.

	[18-25]	[26-33]	[34-41]	[42-49]	[50-57]	[58+]
Nb	3	4	0	2	2	4

Tableau 3. Nombre de participant·es selon les tranches d'âge.

Les données principales sont les valeurs de non-naturalité attribuées aux différentes combinaisons contexte-question; les contextes varient selon le contexte d'énonciation (variable D) et les questions varient selon la position du mot QU (variable C), bien que les variables à l'étude ne soient pas explicitement présentées dans le questionnaire. Ainsi, quinze questionnaires (chacun contenant seize questions) sont retenus, pour un total de 240 valeurs de non-naturalité (Annexe 2). Pour chacune des questions du questionnaire, j'ai mesuré la moyenne des quinze participant·es. Puis, à partir de ces résultats, j'ai encore mesuré la moyenne obtenue pour chaque question avec la même combinaison forme-sens afin d'atténuer l'effet des items lexicaux qui pourrait favoriser la formulation d'une question selon le lexique choisi plutôt que selon le contexte qui la précède. Ainsi, le sommaire de mes résultats correspond aux valeurs du tableau 4.

⁸ Un nombre impair sur l'échelle permet d'offrir une option neutre.

⁹ Les consignes précisent que la naturalité est établie selon si la phrase serait surprenante à entendre, afin de réduire des jugements de non-naturalité dus aux idiolectes.

	[EX-SITU]	[IN-SITU]	[ENCAD]
[-PRÉSUP]	4.3	2.9	4.0
[+PRÉSUP]	3.4	2.2	3.2

Tableau 4. Valeur de non-naturalité entre 1 (naturelle) et 7 (non-naturelle) selon la forme des interrogatives et le contexte qui les précède.

Le tableau 4 se compare directement au tableau 2, dans lequel les combinaisons favorisées devraient, selon mon hypothèse, correspondre à des valeurs plus naturelles, et donc plus basse (1 à 3) dans le tableau 4. De la même manière, les combinaisons défavorisées devraient correspondre à des valeurs de non-naturalité plus haute (5 à 7), et donc des valeurs moins naturelles dans le même tableau.

5. DISCUSSION

5.1. Analyse des données

Le tableau 4 et les données expérimentales qu'il contient me donnent les principaux résultats du projet. Parmi ceux-ci, il est particulièrement important de noter que les prédictions de Rowlett (2007) ne correspondent pas aux données récoltées. Ceci donne un appui supplémentaire aux observations de Marcotte (2021), qui allaient aussi en sens contraire des prédictions de Rowlett. Cependant, même si les données ne vont pas dans le même sens que les tests de Rowlett ou ceux de Cheng et Rooryck (2000), certaines tendances sont visibles dans le tableau 4. Principalement, il semble y avoir un effet de la position et un effet du contexte sur l'acceptabilité des phrases interrogatives contextualisées. En ce qui concerne la forme, les valeurs de la colonne [IN-SITU] sont visiblement plus basses que les deux autres colonnes, et ce peu importe le contexte. Ceci indique que ces interrogatives sont généralement évaluées comme étant plus naturelle, mais aussi que cette évaluation ne dépend pas du contexte. De manière semblable, la ligne du contexte [+PRÉSUP] présente des valeurs plus naturelles, et ce pour chacune des trois formes testées. Encore une fois, il semble y avoir un effet sur l'acceptabilité des interrogatives, mais ce dernier est visible peu importe la forme. Ainsi, les principaux résultats obtenus à partir des données sont les suivants ¹⁰:

- (I) La position du mot QU dans une interrogative partielle en *où* peut avoir un effet sur son acceptabilité.
- (J) La présence d'un contexte favorisant la quantité de présuppositions possibles devant une interrogative partielle en *où* peut avoir un effet sur son acceptabilité.
- (K) L'acceptabilité des interrogatives partielles en *où* ne présente aucune relation directe entre leur forme et leur contexte.

¹⁰ Je rappelle que ces résultats ont seulement été évalués en FQ.

- (L) Les tests ne Rowlett et ceux de Cheng et Rooryck ne parviennent pas à anticiper l'acceptabilité des phrases interrogatives partielles en *où*.

Les résultats (K) et (L) répondent à ma question de recherche principale (A) et infirme l'hypothèse (B) à cette question. Effectivement, je cherche à mesurer s'il y a une relation entre la position du mot QU, qui varie selon la colonne observée dans le tableau 4, et le contenu présuppositionnel du contexte qui précède la question, qui varie selon la ligne observée dans le même tableau. Ainsi, je m'attendais, par mon hypothèse, à ce qu'il y ait une relation entre les deux qui fasse en sorte que, pour un trait donné, modifier la valeur de l'autre trait exerce une influence sur la variable mesurée dans le tableau : l'acceptabilité. Le fait que les différences des valeurs d'acceptabilité varient verticalement ou horizontalement de manière indépendante montre bien que cette relation n'existe pas de la manière dont la littérature la présente. Mon hypothèse est donc infirmée, comme les observations de Marcotte laissaient présager.

Ces résultats permettent ainsi de confirmer les doutes émis par Marcotte dans son article, et de remettre en question l'effet sémantique de la position du mot QU dans les interrogatives partielles. Ces résultats montrent aussi qu'il est possible d'observer des effets au niveau de l'acceptabilité selon la position du mot QU ou du contexte. C'est un résultat qui est considérable, car il encourage à réutiliser ces variables dans des études ultérieures afin de faire ressortir un modèle qui permettrait de mieux représenter l'interface syntaxe-sémantique des interrogatives en français québécois.

5.2. Limites du projet

La version du questionnaire proposée aux personnes participantes était particulièrement chargée, surtout pour des personnes moins familières avec la linguistique ou les sciences humaines de manière générale. Une version plus accessible du questionnaire serait sans doute préférable pour augmenter le nombre de participation et le taux de complétion du questionnaire. De plus, une telle barrière d'entrée peut décourager une partie de la population qui n'est pas habituée, par exemple, au type de tâche proposé, à la longueur de la tâche, ou au vocabulaire utilisé dans cette dernière. Ceci n'est pas souhaitable dans le contexte de ce projet, qui s'adresse à tous les profils d'adultes.

Dans mon projet, je me contente d'une analyse qualitative de mes données, et n'appuie aucun de mes résultats de manière statistique. La raison principale se trouve dans les limites du projet et l'absence de mesure de l'effet des items lexicaux sur la valeur d'acceptabilité. Effectivement, pour une phrase donnée, la position du mot QU et le contexte qui la précède ne sont pas les seuls éléments qui peuvent avoir une incidence sur la manière dont elle est perçue par les personnes participantes. Il est donc possible qu'une des questions du questionnaire ait été évaluée comme non-naturelle plutôt à cause du choix de verbe ou de préposition dans la phrase, par exemple. Cet effet n'a pas été mesuré dans le cadre de ce projet, donc je choisis de simplement relever des tendances de manière qualitative plutôt que de les mesurer statistiquement puisque la significativité des résultats demeurerait à confirmer tant que l'effet lexical n'est pas mesuré. Il est important, bien que difficile, de porter une grande attention aux exemples choisis dans ce type de projet afin de pouvoir s'assurer que ce sont les variables choisies qui causent (ou pas) de la variation dans les réponses obtenues; malheureusement, cette étude ne profite pas d'une telle assurance.

Finalement, comme Marcotte, mes résultats ne permettent pas d'émettre, même seulement à titre de piste, une nouvelle théorie pour remplacer les affirmations de Rowlett considérées dans la mise

en contexte. Ceci s'explique par le fait que les seules variables linguistiques qui ont été mesurées sont la position du mot QU, l'encadrement par *C'est que*, et le contexte. Ainsi, cela signifie que s'il existe bel et bien des relations entre des variables syntaxiques et des variables sémantiques, il est difficile de noter cette relation à partir de la quantité limitée de variables choisies dans le cadre de ce projet.

5.3. Suite des recherches

En ce qui concerne la suite possible de la recherche, il vaudrait certainement la peine de faire une meilleure évaluation préalable des effets du lexique dans le choix des questions qui sont présentées, ne serait-ce que pour ajouter une analyse statistique aux résultats ainsi obtenus. Sinon, il serait aussi possible de plutôt faire l'analyse de phrases interrogatives partielles extraites de corpus conversationnels afin d'observer les caractéristiques syntaxiques des phrases produites en contextes naturels. Les caractéristiques en question pourraient inclure la position du mot QU et le contexte d'énonciation, mais également les autres variables pour lesquelles les valeurs étaient contrôlées dans ce projet comme la présence de la particule *est-ce que*, la complexité des phrases ou la fonction du mot QU dans la phrase. À partir de ces phrases, il serait possible de seulement récolter le jugement sémantique des locuteur·ices afin de décrire l'interface syntaxe-sémantique. Une telle approche permettrait peut-être aussi de tester une plus grande variété de variables sémantiques.

Dans un ordre d'idée, il serait aussi pertinent de contraster les résultats obtenus ici avec des résultats qui seraient produits ailleurs dans la francophonie afin de mesurer s'il s'agit d'une particularité du français parlé au Québec.

6. CONCLUSION

Au centre de ce projet se trouve le désir de décrire la relation entre la syntaxe et la sémantique en FQ. Les incertitudes relevées par Marcotte (2021) concernant la validité d'un test de Cheng et Rooryck (2000) m'ont ainsi inspiré à lire davantage sur les effets de la position du mot QU. Non seulement Cheng et Rooryck opposent le mot QU en position IN-SITU à l'encadrement par *C'est que*, mais Rowlett (2007) attribue également des propriétés sémantiques similaires à la position IN-SITU et à la position EX-SITU, même sans encadrement. Par conséquent, ce projet contribue à la description du FQ et de l'interface syntaxe-sémantique de manière plus générale en cherchant à vérifier les théories de la littérature avec les intuitions des locuteur·ices du FQ, et ce en me posant la question « Quelle est la relation entre la position du mot QU et le contenu présuppositionnel dans les interrogatives partielles formées avec le mot *où* en français québécois? »

Mon résultat principal est que la théorie de Rowlett ou de Cheng et Rooryck ne permettent pas de prédire la relation entre la forme des interrogatives et leur contenu sémantique. L'approche choisie peut avoir eu un impact sur ce résultat comme le montre Adli (2006). En effet, le contexte d'énonciation est un élément important et souvent oublié de l'argumentation théorique. En ce sens, j'ai recueilli les jugements de plusieurs locuteur·ices par rapport à des formulations d'interrogatives partielles dont la syntaxe varie par la position du mot QU, mais dont le contexte d'énonciation varie également dans les présuppositions qu'il permet de faire dans les interrogatives testées. Ainsi, mes résultats confirment l'absence de consensus obtenue par Marcotte et remettent la théorie proposée

en question, ou au moins la manière dont les preuves de ces théories sont composées en montrant qu'une approche empirique prenant en compte le contexte ne va pas dans le même sens.

D'une manière plus positive, la méthodologie choisie a aussi permis d'observer des tendances dans les préférences des locuteur·ices pour les interrogatives avec le mot QU en position IN-SITU et pour les contextes qui permettent aux gens de faire plus de présuppositions. Cependant, ce projet n'a pas pu mesurer d'autres variables syntaxiques, sémantiques, ou même lexicales qui auraient pu être reliées aux tendances observées. En ce sens, ce projet témoigne de la difficulté d'observer des liens directs entre deux seules variables en misant sur la diversité des phrases évaluées. Il semble y avoir un compromis à faire entre l'élaboration de phrases où toutes les variables seraient parfaitement contrôlées et mesurées et celle de phrases qui puissent être produites naturellement.

ANNEXE 1 : Questionnaire

Description de tâche

Dans les contextes suivants, « interlocutaire » représente une personne familière qui est avec vous dans les contextes, et qui vous pose la question mise en évidence.

Après avoir lu le contexte, une question sera présentée. Vous devrez juger la formulation de cette phrase selon si elle semble naturelle ou non, en fonction du contexte donné.

QUESTION 1 — Exemple complet

CONTEXTE :

- L'interlocutaire sait qu'il y a deux cliniques vétérinaires proches de chez vous.

QUESTION : Ton chat a été opéré où?

À quel point la formulation de cette phrase semble non-naturelle dans le contexte donné?

(c'est acceptable de ne pas avoir la réponse à la question)

1 2 3 4 5 6 7

(1) Cette phrase semble tout à fait naturelle, et je ne serais pas surpris·e de l'entendre

(4) Cette phrase semble plutôt naturelle, mais je serais quelque peu surpris·e de l'entendre

(7) Cette phrase ne semble pas du tout naturelle, et je serais surpris·e de l'entendre

Si vous avez répondu 5 ou plus, veuillez expliquer votre réponse brièvement et/ou suggérer une autre formulation qui serait plus naturelle dans le contexte donné;

QUESTION 2

CONTEXTE :

- L'interlocutaire sait que la bibliothèque est dans le bâtiment B.
- L'interlocutaire sait qu'il y a plusieurs étages au bâtiment B.

QUESTION : La bibliothèque est où?

QUESTION 3

CONTEXTE :

- L'interlocuteur sait que vous avez écouté une série sur le plus long marathon au monde.

QUESTION : L'athlète a couru jusqu'où?

QUESTION 4

CONTEXTE :

- L'interlocuteur ne sait pas si votre amie s'est trouvé un nouvel appartement.

QUESTION : Ton amie a déménagé où?

QUESTION 5

CONTEXTE :

- L'interlocuteur sait que vous prenez le train bientôt.
- L'interlocuteur ne sait pas où vous allez.

QUESTION : Le train s'arrête où?

QUESTION 6

CONTEXTE :

- L'interlocuteur ne sait pas si vous avez acheté les biscuits ou si vous les avez cuisinés.

QUESTION : Les biscuits viennent d'où?

QUESTION 7

CONTEXTE :

- L'interlocuteur sait que vous avez vu le meuble brisé se faire déplacer avant d'être sorti.

QUESTION : Où a été déposé le meuble?

QUESTION 8

CONTEXTE :

- L'interlocuteur sait que le nom de la station est le même que le nom de la rue.
- L'interlocuteur sait que vous êtes sur la rue de la station déjà.

QUESTION : Où est la station de métro?

QUESTION 9

CONTEXTE :

- L'interlocutaire sait que vous attendez d'autres personnes avant de partir.
- L'interlocutaire sait que les autres personnes partent de chez elles et qu'elles habitent dans le quartier Q.

QUESTION : D'où partent les autres?

QUESTION 10

CONTEXTE :

- L'interlocutaire sait que vous avez une nouvelle collègue.
- L'interlocutaire ne sait pas si elle voyage.

QUESTION : Où a voyagé ta collègue?

QUESTION 11

CONTEXTE :

- L'interlocutaire ne sait pas s'il y a une consigne à canettes proche.
- L'interlocutaire ne sait pas s'il y a du recyclage proche.

QUESTION : Où vont les canettes?

QUESTION 12

CONTEXTE :

- L'interlocutaire ne sait pas s'il y a réseau Wi-Fi disponible.

QUESTION : Jusqu'où se rend le Wi-Fi?

QUESTION 13

CONTEXTE :

- L'interlocuteur sait dans quelle ville vous habitiez quand vous étiez en 6e année.
- L'interlocuteur sait qu'il avait plus qu'une école à proximité.

QUESTION : C'est où que t'es allé à l'école en 6e année?

QUESTION 14

CONTEXTE :

- L'interlocuteur sait que vous deviez faire un détour par une épicerie.
- L'interlocuteur sait qu'il y a plusieurs épiceries en chemin.

QUESTION : C'est d'où que t'arrives?

QUESTION 15

CONTEXTE :

- L'interlocuteur ne sait pas si votre vélo a changé d'endroit.

QUESTION : C'est où qu'est rendu ton vélo?

QUESTION 16

CONTEXTE :

- L'interlocuteur ne sait pas si c'est permis de se baigner dans le lac.

QUESTION : C'est jusqu'où qu'on peut se baigner dans le lac?

ANNEXE 2 : Résultats complets

Dans les tableaux 5, 6 et 7, les personnes participantes sont identifiées de P1 à P15 et les questions du questionnaire de Q1 à Q16. Pour des raisons de clarté, les questions sont regroupées selon leur trait de forme ([EX-SITU], [IN-SITU] ou [ENCAD]). Par la suite, le tableau 8 présente la tranche d'âge de chaque personne participante. Finalement, le tableau 9 présente les justifications ou reformulations données par les personnes ayant attribué des valeurs de non-naturalité de 5 ou plus dans la première section du questionnaire.

Question	Q1	Q2	Q3	Q4	Q5	Q6
Contexte	[+PRÉSUP]	[+PRÉSUP]	[+PRÉSUP]	[-PRÉSUP]	[-PRÉSUP]	[-PRÉSUP]
P1	1	1	5	3	6	2
P2	1	1	1	4	4	1
P3	1	5	1	7	2	1
P4	1	2	4	5	6	4
P5	1	1	1	3	2	2
P6	2	4	4	7	7	4
P7	4	1	3	1	1	1
P8	4	4	5	5	5	4
P9	1	2	1	1	3	1
P10	1	1	4	4	1	1
P11	1	1	1	1	1	4
P12	1	5	7	7	6	1
P13	2	2	4	1	2	1
P14	2	1	2	1	1	1
P15	1	2	1	1	4	1

Tableau 5. Valeurs de non-naturalité des questions [IN-SITU] selon le contexte.

Question	Q7	Q8	Q9	Q10	Q11	Q12
Contexte	[+PRÉSUP]	[+PRÉSUP]	[+PRÉSUP]	[-PRÉSUP]	[-PRÉSUP]	[-PRÉSUP]
P1	3	1	1	5	2	3
P2	4	1	1	4	1	4
P3	6	1	6	1	1	3
P4	6	1	7	4	1	7
P5	5	3	6	5	4	6
P6	1	1	3	7	7	7
P7	5	5	2	6	5	1
P8	4	5	7	7	3	2
P9	5	4	5		1	5
P10	4	4	7	4	7	1
P11	1	1	1	7	1	1
P12	3	5	7	7	1	7
P13	1	4	5	7	7	1
P14	1	1	6	4	4	6
P15	1	1	1	4	1	5

Tableau 6. Valeurs de non-naturalité des questions [EX-SITU] selon le contexte¹¹.

Question	Q13	Q14	Q15	Q16
Contexte	[+PRÉSUP]	[+PRÉSUP]	[-PRÉSUP]	[-PRÉSUP]
P1	2	5	4	4
P2	5	7	7	1

¹¹ La réponse de P9 pour Q10 a été intentionnellement laissée vide, donc il ne s'agit pas d'un questionnaire incomplet.

P3	1	1	4	3
P4	3	6	6	7
P5	1	1	4	2
P6	4	3	4	5
P7	2	5	5	1
P8	6	6	5	6
P9	1	3	7	7
P10	1	1	4	1
P11	4	1	1	4
P12	6	4	5	7
P13	1	5	1	4
P14	1	3	1	1
P15	4	4	1	7

Tableau 7. Valeurs de non-naturalité des questions [ENCAD] selon le contexte.

P1	P2	P3	P4	P5	P6	P7	P8	P9	P10	P11	P12	P13	P14	P15
[26-33]	[50-57]	[18-25]	[50-57]	[18-25]	[58+]	[42-59]	[26-33]	[42-49]	[58+]	[58+]	[26-33]	[26-33]	[18-25]	[58+]

Tableau 8. Tranche d'âge des personnes participantes.

Q1 : « Ton chat a été opéré où? »
<i>Aucune réponse de 5 ou plus.</i>
Q2 : « La bibliothèque est où? »
La bibliothèque est à quel étage?
La question est probable, mais je pense que l'interlocuteur demanderait plutôt à quel étage se trouve la bibliothèque.

Q3 : « L'athlète a couru jusqu'où? »
J'aurais une ambiguïté sur la réponse attendue, j'ai l'impression que la réponse attendue est plus la distance totale couru que la destination finale uniquement.
L'athlète a couru combien de temps?
Je n'ai pas l'impression qu'on se questionnerait sur la destination, mais plutôt sur la distance du trajet.
Q4 : « Ton amie a déménagé où? »
On ne sait pas si l'amie a déménagé
Manque de lien entre le contexte et la question
A-t-elle trouvé un appartement
Est-ce que ton amie à déménager? Si oui, à quel endroit?
Q5 : « Le train s'arrête où? »
Je demanderais définitivement une clarification sur la réponse attendue, ma destination ou le terminus.
Si on veut savoir ou est-ce que la personne va, on va plutôt demander "tu vas ou" ou "tu vas jusqu'où?"
Où vas-tu?
Le train peut aller à pleins d'endroits qui n'ont pas rapport avec ma destination. J'aurai demandé; à quel endroit tu prends/débarques du train?
La question n'est pas inadéquate, mais un train ça s'arrête assez souvent, donc contextuellement ça surprend. Est-ce qu'on demande jusqu'où se rend le train?
Q6 : « Les biscuits viennent d'où? »
Aucune réponse de 5 ou plus.
Q7 : « Où a été déposé le meuble? »
Y'a été déposé ou le meuble?
Je pense pas bien comprendre le rapport entre le contexte et la phrase
Y'est où le meuble?

Ou's'qu'i' a été déposé le meuble?
Le meuble a été déposé où?
Q8 : « Où est la station de métro? »
Est où la station de métro?
Comment s'appelle la rue sur laquelle tu es?
Peut-être que "est où la station de métro" serait plus naturel. Ou "où se trouve la station de métro"
Q9 : « D'où partent les autres? »
Y partent d'où les autres?
Il sait déjà d'où ielles partent, comme c'est indiqué dans le contexte
Trop formel, "y partent d'où les autres?"
À quel moment partent les autres?
Les autres partent d'où?
Ça semble complètement inadéquat comme question. Si l'interlocuteur sait dans quel quartier habitent les autres, il ne poserait pas la question ou demanderait plutôt où vivent ces personnes.
Les autres partent d'où?
Dans le contexte, je sais pas, la question me semble bizarre. Je le formulerais plus dans l'autre sens: Les autres partent d'où? Ou je sais pas, j'utiliserais peut-être genre : Les autres viennent de où?
<i>*réponse de P10 intentionnellement vide</i>
Q10 : « Où a voyagé ta collègue? »
"Ta collègue a voyagé où?" ou encore "ta collègue as-tu voyagé quelque part?" seraient les phrases que j'utiliserais personnellement
Un peu bizarre parce qu'il ne sait pas si elle voyage, mais la majorité des gens voyagent alors ça peut passer. Aussi trop formel
Ta collègue voyage-t-elle?
Où c'est qu'à la voyagé ta collègue?
Ta collègue a-t-elle déjà voyagé?

Ta collègue a déjà voyagé?
La question semblerait sortir de nulle-part s'il n'a pas été préalablement établi que ma collègue voyage, ce qui n'est pas le cas si je me fie au contexte.
Je trouve qu'il manque de détails pour juger correctement la question au regard du contexte offert. La question me semble 100% probable (grammaticale, mais bizarre selon le contexte offert. Ça serait peu probable qu'on me demande les endroits ou une nouvelle collègue a voyagé. À moins d'avoir dit à l'interlocuteur que "hey, ma nouvelle collègue aime bcp voyager". Je crois que le contexte du voyage PAR RAPPORT à la nouvelle collègue soit mentionné à l'interlocuteur avant le déclenchement de la question.
Q11 : « Où vont les canettes? »
Que faites-vous des canettes?
Y vont ou les canettes?
Je trouve que le contexte rend difficile d'interpréter la question. Est-ce que l'intention derrière la question est de se débarrasser des canettes? Donc d'après le contexte donné, je pense que c'est pas très naturel... Si le contexte est genre: X aide Y pour un déménagement. Y pour une raison weird collectionne des canettes. X fait référence aux canettes et dit "Où vont les canettes?" Dans ce cas je trouverais la formulation de la question tout à fait normale. Aussi, je trouve qu'un "monde" ou quelqu'un ignore où jeter (récup) des canettes est peu probable: y'a des bacs de récupération partout, à moins de vivre en campagne. De plus, à moins de vivre dans un coin perdu, au Québec, c'est assez facile de trouver des endroits pour des consignes à canette.
Q12 : « Jusqu'où se rend le wifi? »
La phrase fait référence à la distance plutôt qu'à la disponibilité du réseau.
Le locuteur ne sait pas s'il y a du wifi, alors c'est bizarre qu'il demande jusqu'où le wifi se rends.
Y'a-t-il du wifi?
Le wifi se rend jusqu'à où?
On demanderait si du wifi se rend jusqu'ici, mais personne ne se demande quelle est la portée du wifi d'un endroit sans même demander s'il y a du wifi
Je n'ai jamais vraiment entendu une telle question. Je dirais plus et j'entends plus des trucs du genre de "Est-ce qu'il y a du Wi-Fi?" dans un contexte comme celui-ci
Le wifi est-il disponible ici?
<i>*réponse de P10 intentionnellement vide</i>

Q13 : « C'est où que t'es allé à l'école en 6e année? »
Langage de jeunes mais je n'en fréquente pas
À quelle école es-tu allé en 6e année?
C'est vraiment bizarre. J'aurais plutôt entendu "t'allais à quelle école [au primaire]?" ou "à quelle école t'as fait ta 6e année?". En l'état, c'est étrange de demander ou est-ce qu'on allait à l'école alors qu'on était en 6e année.
Q14 : « C'est d'où que t'arrives? »
J'aurais plus tendance à demander plus directement le lieu, dans le genre "t'arrive de quel épicerie/ t'es allé à quelle épicerie?"
J'entends plus souvent: d'où est-ce que...
La question n'est pas en rapport avec le contexte...
T'arrives d'où?
La question et les possibilités de réponses peuvent être trop larges. J'aurais plutôt demandé; De quelle épicerie tu reviens?
T'arrives d'ou?
Q15 : « C'est où qu'est rendu ton vélo? »
Ça ne me semble pas plausible.
Je pense que ce serait plutôt "C'est ou qui est rendu ton vélo?"
Y'é rendu ou ton vélo ou C'est ou qu'i'est rendu ton vélo?
Y'er ou ton vélo?
Y est rendu ou ton bicycle?
S'il ne sait pas que le vélo a changé d'endroit, la formulation m'apparaît louche. On utilise plutôt ce sens de "rendu" pour des personnes ou des choses dont la situation peut naturellement évoluer. Je pense que le niveau de langue invite aussi plus naturellement "bicycle" ici.
Q16 : « C'est jusqu'où qu'on peut se baigner dans le lac? »
La question fait référence à la distance et non à l'autorisation ou à la possibilité de se baigner dans le lac.
Peut-on se baigner?

On peut tu se baigner dans le lac?
On peut tu se baigner dans l'lac?
Quelques problèmes: 1. "On peut se baigner jusqu'où (ou jusqu'à où) ?" semble plus naturel. 2. Je ne vois pas pourquoi on précise "dans le lac" comme c'est parfaitement implicite. 3. On demanderait d'abord si on peut se baigner dans le lac.
Peut-on se baigner dans le lac?

Tableau 9. Justifications et commentaires pour des valeurs de non-naturalité d'au moins 5 pour chacune des questions.

RÉFÉRENCES

- Abeillé, A. et Godard, D. (dir.). (2021). *La Grande Grammaire du français* (1^e éd.). Actes Sud & Imprimerie Nationale.
- Adli, A. (2006). French wh-in-situ Questions and Syntactic Optionality: Evidence from Three Data Types. *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, 25(2), 163-203.
<https://doi.org/10.1515/ZFS.2006.007>
- Cheng, L. et Rooryck, J. (2000). Licensing wh-in-situ. *Syntax*, 3:1-19.
- Elsig, M. (2009). Grammatical variation across space and time: The french interrogative system. John Benjamins Publishing Company.
- Marcotte, F. (2021). Analyse syntaxique des interrogatives partielles directes en français québécois. *ScriptUM*, 4. <https://scriptum.vocum.ca/index.php/scriptum/article/view/73>
- Moreau, Marie-Louise (dir.). 1993. *Sociolinguistique : concepts de base*. 2e édition. Hayen (Belgique) : Mardaga.
- Rowlett, P. (2007). *The Syntax of French*. New York: Cambridge University Press.